Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

9 | 2012

Mensonges (1)

Cameroun, images d'une histoire sans images

Philippe Niorthé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/250>

DOI : 10.4000/elh.250

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2012

Pagination : 97-109

ISBN : 978-2-35698-046-5

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Philippe Niorthé, « Cameroun, images d'une histoire sans images », *Écrire l'histoire* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 10 juin 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/250> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.250>

Tous droits réservés

Cameroun, images d'une histoire sans images

C'EST EN DÉCEMBRE 2002 que j'ai découvert le Cameroun, où j'avais été invité pour une résidence artistique dans le cadre du projet Scénographies urbaines organisé par un groupe d'artistes camerounais, le cercle Kapsiki, et une association française, ScUrK¹. J'ai poursuivi mes relations artistiques avec ce pays et le cercle Kapsiki durant huit années.

J'ai interrogé les lieux et les gens sur les rapports entre Blancs et Noirs dans le quartier New Bell de Douala, où était situé le lieu de résidence et d'exposition dans lequel j'habitais, la K-Factory. J'étais blanc, parfois le Blanc, et les gens avaient des choses à me dire, ou à me demander. Il y avait bien une problématique. C'est à travers les dialogues et les rencontres ainsi noués que l'histoire franco-camerounaise hurla à mes oreilles ses

secrets et ses crimes. Mon livre d'histoire m'avait menti : regroupements forcés, torture, assassinats, massacres, m'interdisaient désormais de voir la France comme un bijou à taille hexagonale rayonnant au milieu de la carte du monde... Dès lors, le but de mes voyages fut de rencontrer des témoins, de visiter des lieux et d'échanger avec des Camerounais, artistes ou non, des points de vue sur cette histoire raciste. J'avais besoin d'un support qui me permette d'engager ces échanges. J'ai voulu faire des images de cette histoire sans images, recouverte en France par l'indifférence, l'oubli, le silence et les récits falsifiés.

Le document photographique d'histoire est devenu l'objet principal de mes préoccupations artistiques, avec des enjeux clairement politiques quand il construit le sentiment de nationalité. Sont

1. L'association s'appelle aujourd'hui ScU2 ; <www.eternalnetwork.org/scenographiesurbaines/index.php?cat=scenos>.

Images du maquis 2006. Le lac Baleng

présentés ici plusieurs travaux réalisés par séries qui, s'ils racontent d'abord mon rapport à cette histoire, essaient aussi d'interroger notre rapport au document et à l'écriture visuelle de l'histoire. Ces photographies évoquent les années 1948 à 1971, cette période, synonyme pour la plupart des Camerounais d'espoirs, de souffrances et de luttes, durant laquelle les aspirations à la liberté s'incarnèrent dans l'Union des populations du Cameroun, parti politique violemment réprimé par l'occupant français et interdit dès 1955².

Si des Français comme Pierre Messmer ou Maurice Delaunay, hauts commissaires d'une France coloniale, ont été les organisateurs zélés de la politique africaine gaullienne, la plupart des militaires français « exécutifs », revenus piteux d'Indochine, étaient d'origine africaine. J'ai vu dans ce détail le souci de l'image donnée à l'événement militaire : se préparait-on à la photo, aux médias ? Un Noir qui tue un Noir, c'est presque normal !

Images du maquis

Au pied des chutes de la Metche, le vacarme de l'eau. Albert Tchwaket m'y emmène au deuxième jour de ce voyage dans l'Ouest, en pays Bamiléké. La veille, il avait bu l'eau du lac Baleng, en bon chef adjoint de village qu'il est : la communion avec les ancêtres est primordiale, surtout quand ceux-ci

ont combattu pour la liberté et l'indépendance. Les siens furent précipités depuis les hélicoptères de l'armée française dans le lac Baleng, ou jetés par des militaires français du haut des chutes de la Metche. Au pied des chutes, la seule certitude est que, si l'eau emporte un corps, il ne peut que se déchiqueter trente mètres plus bas. Puis, sur la rivière plus loin apaisée, on devrait en voir flotter les morceaux. Aujourd'hui, rien : les bois et les broussailles au bord de l'eau, des cailloux qui existent depuis trop longtemps.

Pour photographier ces lieux, j'ai pensé que cette si belle nature devait avoir été fertilisée par ces corps disloqués, que les broussailles s'étaient peut-être organisées en alphabet, que le miroir de l'eau avait peut-être le souvenir de quelques visages. Alors j'ai décidé, en manière de commentaire pour les quatre photographies que j'ai choisi de présenter, d'évoquer ce que les broussailles, l'eau, le feuillage et les reflets me racontent.

On aperçoit par endroits, dans les espaces un peu aménagés qui permettent d'aller au plus près de l'eau, des installations de pierres calcinées, du sel répandu avec des traces jaunes d'huile de palme. Il y en a une vingtaine en bas, une cinquantaine en haut, près d'une case sacrée. M. Sigoko, pharmacien de Bafoussam, m'explique que ce sont des lieux de cérémonie à la mémoire des ancêtres, ceux-là mêmes qui ont péri ici. M. Sigoko est fier

2. Voir Thomas Deltombe, Manuel Domergue, Jacob Tatsitsa, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique*, La Découverte, 2011.

que son père soit le dernier à avoir été jeté dans la Metche, lui qui entraîna dans la mort un officier français.

Lieux du crime

À Bamendjou, la chefferie, dont le chef Sokoudjou fut un artisan de la résistance, avait été brûlée. Nous avons cherché Sokoudjou pendant trois jours pour le questionner. C'était un rescapé des chutes. Dans d'autres lieux, principalement urbains, d'autres atrocités, d'autres histoires recouvertes par le silence. À Mjombé, des têtes avaient été enterrées dans l'ancien cinéma après avoir été exhibées à la gare. À Bafoussam, le carrefour « Maquisard » n'avait plus ses rangées de têtes coupées exposées – celles des nationalistes assassinés. À quelques centaines de mètres, à côté de ce qui est aujourd'hui un garage, l'endroit où fut exécuté publiquement, le 15 janvier 1971, Ernest Ouandié, dernière grande figure indépendantiste et leader de l'UPC.

J'ai pris un parti moins sensible pour photographier ces endroits spécifiques, essayant d'atteindre une vision plus objective, choisissant de fixer un rapport frontal au lieu, sans personnes (ou presque). Ça et là, des signes silencieux, comme cette cabine France Télécom éventrée remontant au siècle dernier, ce garage sombre et ces socles de béton – peut-être une manière de planter le décor de la scène du crime.

Le travail photographique au Cameroun n'a pas pu s'envisager sans que soient prises en

compte les particularités des places que je voulais occuper ou qui m'étaient attribuées, par le jeu de l'image et des rapports historiques. L'image du Blanc, expat-colon-touriste, m'était renvoyée parfois. J'ai souhaité habiter le quartier, vivre avec les habitants proches de la résidence pour donner une autre vision des Blancs. J'ai répondu par des images et la photographie m'encouragea à définir ma place. Elle se trouvait à l'endroit exact de la prise de vue. Il m'importait qu'elle soit lisible dans ce travail d'enquête. Chaque série s'est préparée en amont ; la tâche était compliquée du fait que chaque intervention était prévue dans des lieux spécifiques, avec des méthodes et des procédés de prise de vue différents. L'achat des pellicules et la question des cadres aussi ont été réglés en amont.

Tourisme

Je suis au Cameroun avec le statut de touriste, c'est marqué sur mon visa, quoique invité à regarder ce pays en tant qu'artiste, encouragé dans un certain rapport culturel à l'autre. Mon voyage suivra donc les traces de l'armée française. Ma première visite sera celle du quartier Congo de Douala, un marché que je ne connais pas encore. Le 24 avril 1960, environ 2 000 personnes y furent tuées. Je m'y prépare. J'ai rendez-vous avec un vieil homme, je le rejoins d'un coup de moto. Il me raconte que le matin de ce 24 avril des milices locales, collaborateurs intéressés de la puissance coloniale, eurent le feu vert pour assassiner les militants de

Lieux du crime, 2006

l'UPC et leur voler leurs biens. Vers 15 heures, le feu a pris aux quatre coins de ce quartier de maisons de bois. Un hélicoptère le survolait et jetait de l'essence pour attiser l'incendie. Ceux qui ont tenté de s'en échapper furent le plus souvent mitraillés par les soldats de l'armée française qui cernaient le quartier; les autres ont cherché refuge dans les puits: ils y périrent. Le lendemain, les corps sans vie qui jonchaient les ruelles furent eux aussi jetés dans les puits. À 10 heures, ce lundi 25 avril 1960, les bulldozers du génie civil rasaient tout le quartier, espérant effacer les traces du massacre. Mon guide avait perdu deux magasins achalandés, mais il avait pu sauver sa femme et sa fille unique: ils habitaient à la limite du quartier et avaient vu son encerclement se mettre en place. Devant une habitation de parpaings et de tôle ondulée, il me fait remarquer la charpente de bois légèrement brûlée et recouverte de peinture. C'était la maison d'un « espion ». L'incendie ne s'était pas arrêté devant les habitations des partisans de la Françafrique et il avait fallu envoyer les pompiers fissa. La vérité laisse des traces, que recouvrent mal secret et mensonge.

Je retourne au quartier Congo. Mais comment faire le touriste dans ce chaos où l'on me propose drogues en tous genres, filles ou garçons très jeunes, produits de contrebande et viande de brousse? Je voudrais voir une plaque commémorative, une indication, des magasins de souvenirs. Alors, je pose devant cette maison, ma *tour Eiffel* camerounaise dans ce voyage culturel.

Avec mon ami photographe Patrick Wokmeni, j'ai joué le touriste. Je lui ai demandé de me prendre à quelques endroits, il en a aussi choisi d'autres. Faire ce type de photographies est une épreuve physique. Le quartier refuse cet œil de verre de tous les fantasmes. Cette visite touristique sera au bout du compte une performance, documentée par les photos de Patrick.

Les puits du Marché Congo

Pour la deuxième série d'images au quartier Congo de Douala, j'ai cherché, au lieu même du massacre, un espace symbolique.

Les puits de ce quartier ont servi de refuge à ceux qui tentaient d'échapper au feu et aux balles, et ils furent les tombeaux des désespérés. La mort se lisait dans une direction verticale, spirituelle. Elle soulignait, par son orientation symbolique, sa présence en ces lieux. Au fond, l'eau et la communication possible avec les disparus, comme on peut l'établir dans la case des ancêtres en pays Bamiléké. Une construction géométrique s'est dessinée devant mes yeux; la forme du puits, rond ou carré, et la plongée photographique invitent à l'introspection. Je cherchais en ces lieux une évocation mystique de l'histoire, je la trouvais dans le suprématisme qui s'offrait à moi dans le cadre du 6x6. J'allai donc au quartier Congo en pensant motifs abstraits, Malevitch et carrés noirs sur des fonds blancs. Mais encore une fois le contexte du quartier m'a rattrapé, avec cette place de Blanc qu'assigne ma peau. Impossible de prendre mon

Touristes, 2009

Les puits du marché Congo, 2009

temps pour les clichés, trop de pression de la part des embrouilleurs qui cherchent le billet ou la bière. Alors je vole les photos avec des mises au point approximatives, des cadrages impossibles, sans pied, les bras en extension. Un travail préparé pendant six mois et réalisé en trente minutes, dans la nécessaire urgence de l'instant.

Une des constantes de travail, intimement liée aux photographies argentiques, est le péril relatif de cet instant du cliché, car ce n'est qu'au retour que je découvre ce que j'ai fait, ce qui m'oblige à considérer le négatif avant tout comme une matière à partir de laquelle je vais vous raconter mon histoire. Matière rare, qui

plus est, car je suis dans une économie tendue qui ne me permet pas beaucoup d'images. Les choix ont été faits des lieux et des points de vue, ce qui se jouera sera le contexte du Cameroun contemporain. Je dois « faire avec », heureux dans ces photos express qu'une partie du travail m'ait échappé, et trouvant dans le miroir des fonds de puits un morceau de moi-même tenant un appareil photo. Oui, l'histoire que je vous raconte s'est construite ainsi, d'un désir de témoignage et de l'interrogation des lieux. La forme naît de tout, contrainte et espérée, et va se heurter aux flous inévitables d'une photographie dans un tube.

L'exécution d'Ernest Ouandié, 2010

Philippe Niorthé, « Cameroun, images d'une histoire sans images »
Écrire l'histoire, n° 9 – printemps 2012, 97-109

Ce travail a été présenté en 2008 au Collectif 12, à Mantes-la-Jolie, lors de l'exposition « Topographie de l'absence ». À cette occasion, l'écrivain camerounais Kouam Tawa avait été invité pour une courte résidence. Il écrivit son poème « La mer captive³ » en regardant les photos des puits.

Ces cinq images me servent aussi de motif pour inventer des monuments aléatoires et éphémères. À l'aide de centaines ou de milliers de photocopies, je transforme l'intérieur d'un espace en lieu commémoratif⁴. La photographie a cette merveilleuse capacité de reproduction infinie. J'organise alors l'image pour qu'elle nous envahisse jusqu'au trouble de l'illisibilité, et matérialise le vertige de la comptabilité des morts.

La reconstitution

Les gestes précis, la voix émue, un témoin me montre à Mbanka le lieu supposé de la sortie du maquis d'Ernest Ouandié, au milieu de bananeraies industrielles. Il présente l'homme, mime le pistolet et le couteau à la ceinture du dirigeant Upéciste, il a des larmes dans les yeux. Il change d'expression dans les carrefours ou devant les lieux qui gardent les secrets de la répression. Ces lieux m'ont toujours été présentés avec passion. La voix qui baisse et tremble en évoquant une caserne et des baraquements d'où sortaient des cris et des

histoires abominables de « balançoire », nom de la torture d'importation française qui définit, comme la « gégène » en Algérie, la relation de l'armée française aux prisonniers indigènes. Certains ne m'ont rien dit, ils avaient encore peur et je représentais le bourreau. Cette histoire de résistance m'était avant tout contée.

Le projet de reconstitution de l'exécution d'Ernest Ouandié est né à Bafoussam; j'avais en tête le tableau *Tres de Mayo* de Goya, parce qu'il s'agissait encore d'une histoire d'ingérence française dans des affaires lointaines, hors de l'Hexagone. Un après-midi de mars 2010, nous nous sommes retrouvés à vouloir évoquer les cinquante ans de l'indépendance. Nous étions une petite trentaine avec la Compagnie théâtrale Feugham⁵, et invitions les passants à la photo souvenir. Trois poteaux, un vieux camion de l'armée et un baril d'huile esquisaient un décor. D'un côté les fusils, faits de bambou local, dans les mains de certains; de l'autre les condamnés. Autour, les spectateurs. Au moment du choix des places, un vieux professeur retraité voulut prendre celle d'un exécuté, sans bandeau, le regard droit.

Cette unique photo à la chambre, en couleur, s'est accompagnée d'un petit « reportage » noir et blanc pendant la mise en place de tous. De ces images, j'ai isolé chaque visage, persuadé

3. Non publié.

4. L'Avant Rue (Paris XVII), décembre 2008, 100 images; Université de Nanterre Paris Ouest, espace Reverdy, mai 2010, 1 700 images; Centre Beaulieu, Poitiers, novembre 2010, 300 images.

5. La Compagnie Feugham est codirigée par Kouam Tawa et Wakeu Fogaing; <<http://feugham.afrikblog.com/>>.

Images du maquis. Les chutes de la Metche

que l'importance de ce travail photographique se trouvait dans le portrait de chacun, acteurs de cette histoire orale après laquelle je cours. La photographie couleur, unique et immobile, devient la preuve et le tableau de leur engagement.

La transmission

Février 2008. Ma femme et moi nous retrouvons à Douala. Le cercle Kapsiki m'a invité et a payé le billet sur les fonds que lui alloue le Goethe Institut. Je suis très touché par ce geste Sud-Nord. J'ai avec moi un carton de neuf photographies des « lieux du crime », un rouleau avec les quatre grandes « images du maquis ». Très vite, nous partons à Bafoussam : nous avons décidé avec Kouam Tawa de présenter l'ensemble quelque part dans la ville. La générosité de la Compagnie Feugham m'est précieuse et réconfortante. Kouam m'explique que le seul endroit simple sera chez Denise Djuikom, comédienne de la Compagnie mais aussi cuisinière dans son restaurant. Kouam a la causerie dans le sang, il présente et lit depuis longtemps poètes et écrivains du monde entier. Trop libre, il s'est trouvé mis à l'écart des bien peu nombreuses institutions culturelles camerounaises. L'idée des réunions revenait avec les photos, car nous savions que les images seraient idéales pour délier les langues.

Le mercredi 13 février 2008, cinquante personnes de Bafoussam évoquaient pour la première fois en public les souvenirs de cette époque. Nous parlions d'histoire et de transmission, de témoignages oraux à transcrire plutôt que de documents à retrouver. Le

père de Kouam évoqua pour la première fois devant lui sa résistance dans le maquis, le pharmacien montra sa cicatrice de manière un peu ridicule. Armstrong et Topito agrémentaient les pauses de musique et de chansons. Un lieu culturel naissait. Quatre ans après, il continue. Chez Denise est le seul lieu artistique et culturel vivant de la troisième ville du pays.

À notre retour à Douala, notre enthousiasme pour la discussion est toujours intact. Avec le cercle Kapsiki, nous organisons un événement : exposition dans quatre bars du quartier des « images du maquis », avec lecture d'un texte d'Hervé Yamguem ; exposition chez Henri Murphy des « lieux du crimes » et présentation d'une pièce sonore de Solange Renard, *Zahra*, sur les secrets familiaux nés du conflit algérien. Nous voulons de la discussion ici aussi, avec l'art comme médiateur. Mais le public est à la bière : nous sommes à Douala. Parfois un clin d'œil complice, quand le lac Baleng retrouve son histoire dans la mémoire humide de la ville. La grande métropole africaine tue la croyance et l'espoir.

Le lundi 25 février 2008, jour de la présentation de *Zahra*, une émeute éclate. Elle embrase tout le pays et fait environ 150 morts en une petite semaine, « émeute de la faim », comme on la résume en France. Ma femme et moi sommes bloqués chez Henri, dans le quartier New Bell. Blancs singuliers dans cette chambre improbable, nous sommes très protégés et bien renseignés ; l'expérience de mes séjours précédents me met en confiance quant à notre sécurité. Ambassades et consulats préviennent

et regroupent, entretenant de fait le malaise, la suspicion du Blanc. Le mercredi dans la nuit, on entend des tirs à l'aéroport, militaires saouls, répressions, exécutions, qu'en sait-on. Patrick a pris mon appareil numérique pour témoigner, pourvu qu'il ne soit pas là-bas. Le jeudi, Hervé Yamguem part à l'aéroport sous l'escorte d'une dizaine de costauds et malins du quartier, traversant les pistes jusqu'aux avions ; il arrivera le soir à Bamako. Nous vivons le chaos de la Françafrique, franc CFA, corruption et inégalité. L'histoire se prolonge dans le bruit des balles.

Livres

MONGO BETI, *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation*, F. Maspero, 1972 ; rééd. en fac-similé : La Découverte, 2003 ; nouv. éd. : La Découverte, 2009. Censuré de 1972 à 1976.

Thomas DELTOMBE, Manuel DOMERGUE, Jacob TATSITSA, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*, La Découverte, 2010.

Achille MBEMBE, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960). Histoire des usages de la raison en colonie*, Karthala, 1996.

Films documentaires (visibles sur internet)

Gaëlle LE ROY, Valérie OSOUF, *Autopsie d'une indépendance*, Production : France 5 / Program 33, 2007.

Frank GARBELY, *L'assassinat de Félix Moumié – L'Afrique sous contrôle*, Production : Triluna Films, Coproduction : TSR, Arte, Aïe Productions, 2005.

Sites internet

<www.kamerun-lesite.com>

<www.bonaberi.com>